

## RENOUVELLEMENT DU TIERS SORTANT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Il y a quatre administrateurs sortants : Jacques Falda, Hubert Perrottey, Jean-Jacques Riou et Bernard Van der Elst. Tous les quatre se représentent. Il n'y a pas d'autres candidats déclarés. Sur proposition du président, le vote a lieu à main levée. Les quatre candidats sont réélus à l'unanimité des membres présents et représentés.

### PERSPECTIVES 2011

L'objectif majeur pour 2011 sera de réaliser un voyage à Paris avec nos amis musiciens pour raviver la Flamme de l'Arc de Triomphe et visiter l'Assemblée nationale. Ce projet pourrait se concrétiser au printemps prochain, un mercredi ou un jeudi afin de profiter de la présence à Paris du député du Rhône qui parrainera la visite.

Par ailleurs, un voyage historique de deux à trois jours pourrait s'envisager dans les Vosges en septembre, sur les traces du 99<sup>e</sup> et du 299<sup>e</sup> RI (Première Guerre mondiale).

Troisième perspective : participer à l'inauguration d'une stèle rappelant la disparition tragique d'un avion américain B 17 G dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 novembre 1946, et retrouvé par une patrouille du 99<sup>e</sup> RIA, à l'époque en garnison à Bourg-Saint-Maurice, le 25 juillet 1947 sur le glacier de l'Aiguille des Glaciers à 3 750 mètres d'altitude. Notre camarade Francis RAOUT d'Hazebrouck est très impliqué dans ce projet en liaison avec une association italienne qui a recueilli de nombreux débris sur le versant italien du massif.

C'est sur ce dernier point que termine l'assemblée générale relative à l'exercice 2009.

### REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE SUR L'ASCENSION DU MONT BLANC EN 1981

A l'initiative de notre président, une projection de diapositives numérisées est alors organisée avec le soutien technique de Christian Lafaye pour le vidéo-projecteur. En 60 photos, nous avons pu ainsi revivre les trois ascensions organisées par le regretté Maurice Roux-Mayoud, chef de corps du 299<sup>e</sup> R.I. en 1981. Il s'agissait de la Tête des Fétoules (Oisans) 3458 m gravie le 14 juin, le Dôme des Ecrins (Oisans) 4015 m le 5 juillet et bien sûr le Mont-Blanc 4807 m le 6 septembre. Un retour en arrière que les vainqueurs de Mont-Blanc présents à l'assemblée générale (Hubert Vaucanson, Alain Verrière, Paul Colomb, André Viola, André Mudler, et Jean-Claude Hermann, notre élément de recueil à Chamonix), ont particulièrement apprécié !

Le concept ayant plu, nous renouvellerons l'expérience l'année prochaine sur un autre thème.

### VIN D'HONNEUR et DEJEUNER

L'arrivée du sénateur maire d'Oullins, Monsieur François Noël Buffet, et du député du Rhône Michel Terrot donne le signal des agapes. Grâce au dévouement de l'équipe de la compagnie de sauvetage d'Oullins et en particulier de Madame Lardi, nous avons pu partager le verre de l'amitié avec les élus avant que 32 d'entre nous passent à table.

Belle journée. Merci à tous et à l'année prochaine !

## ★ III. SOUVENIRS DE GUERRE DE FELIX ROLLET (1905 – 2009)

*Félix Rollet a exercé le métier d'avoué, puis celui d'administrateur de sociétés. Il fut aussi adjoint à l'urbanisme de la ville de Lyon sous les mandatures d'Edouard Herriot, Louis Pradel et Francisque Collomb. Mais Félix Rollet avait une autre caractéristique, il était officier de réserve ! A ce titre, il fut mobilisé au 299<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine mis sur pied à Lyon au moment de la mobilisation générale du 3 septembre 1939. Placé sous les ordres du lieutenant-colonel Henri de Dinechin, il commanda la 3<sup>e</sup> compagnie jusqu'à la dissolution du régiment le 31 juillet 1940.*

*Le commandant de réserve Félix Rollet a relaté ses "souvenirs de guerres" dans un opuscule publié en 1991, comprenant un court chapitre sur la Première Guerre mondiale telle qu'il l'a vécue enfant, suivi du récit de ses cinq années de guerre, depuis la vallée de l'Ubaye jusqu'en Allemagne aux côtés du colonel Gambiez. Le texte qui va suivre, extrait de cet ouvrage, relate la période 39-40, celle dont nous célébrons cette année le 70<sup>e</sup> anniversaire.*

*Je tiens à remercier le colonel (h) Christian Lafaye, président de l'association des amis du musée d'histoire militaire de Lyon et sa région, administrateur de notre Amicale, qui a eu la bonne idée de me faire lire le témoignage de ce Lyonnais, entré en politique en 1953 et qui, pendant trente années, accompagna les grands chantiers de construction de la région lyonnaise.*

**André Mudler**

[...] J'ai été mobilisé le 3 septembre 1939 comme lieutenant, mais j'ai reçu mon galon de capitaine quelques jours après. Le régiment auquel j'ai été affecté, le 299<sup>e</sup> R.I.A., était un régiment d'infanterie de montagne qui se formait à Lyon. Il n'existait pas en temps de paix et n'était mis sur pied qu'à la mobilisation. Il était destiné à faire partie de l'Armée des Alpes. Son recrutement était très bon : les réservistes qui le composaient étaient âgés de 25 à 30 ans. Ils venaient des zones montagneuses de la région, Savoie, Ardèche, Haute-Loire, Jura. Ils étaient en grande majorité des ruraux et avaient bon esprit. Au bout de deux mois, nous les avons eus bien en main.

### **A l'instruction ...**

Mais il aurait fallu pouvoir les instruire en fonction de la guerre que les Allemands allaient nous imposer. Il aurait fallu faire du tir, organiser des manœuvres avec des engins blindés, développer chez eux un esprit offensif. Tout cela nous fut interdit.

Jusqu'à ce que nous ayons été engagés en Ubaye contre les Italiens en juin 1940, c'est-à-dire pendant neuf mois, nous n'avons été autorisés à organiser que cinq séances de tir à balles réelles. Il ne fallait pas, en effet, gaspiller nos munitions. Mais était-ce un gaspillage que de familiariser nos soldats avec l'usage de leurs armes ?

Nous étions dotés d'un engin nouveau qui semblait devoir être très efficace : le mortier de 60 mm. On me chargea de l'instruction des équipes qui devaient l'utiliser. En neuf mois, je n'ai jamais obtenu l'autorisation de procéder à une seule séance de tir réel. Nous avons dû nous borner à des exercices de mise en batterie, sans pouvoir nous rendre compte de la valeur des méthodes que nous avions mises sur pied.

Quelle que soit l'idée que l'on ait pu avoir sur l'emploi des chars de combat, il était évident qu'ils auraient un rôle important : pendant neuf mois, il ne nous a pas été donné de voir, même de loin, un seul engin blindé. Nous avons reçu en revanche la visite d'officiers du génie qui sont venus nous apprendre à construire des tranchées circulaires qui étaient considérées comme le fin du fin en matière de défense antichar : à l'arrivée de blindé, on devait se précipiter dans ces tranchées, et comme elles étaient très étroites et à bords francs, on devait toujours trouver dans une de leurs portions un abri inexpugnable.

Des notes de service nous ont par ailleurs expliqué que les unités comme les nôtres, dites unités de série B, ne devaient avoir qu'un rôle défensif. Les frontières ayant été garnies de fortifications réputées une fois pour toutes comme étant imprenables, nous étions destinés à appuyer ces fortifications dans leur action défensive. C'était donc à cette action défensive, et à elle seule que nous devions nous entraîner.

[...] C'est dans cette ambiance que ce sont déroulés les neuf mois de ce qu'on a appelé le "drôle de guerre".

[...] Le secteur qu'avait à défendre l'Armée des Alpes allait du lac Léman à la Méditerranée. Le rôle de cette armée consistait aussi à soutenir l'armée suisse au cas où les Allemands auraient voulu tourner notre ligne fortifiée de l'Est en empruntant le territoire helvétique. Jusqu'au mois de mars 1940, c'est à ce soutien que l'on nous a destinés. Notre division a séjourné le long de la frontière suisse, et le jeu des relèves m'a fait cantonner d'abord dans le Pays de Gex, à Divonne-les-Bains, puis ensuite plus au sud, à Pougny sur les bords du Rhône, à proximité du barrage hydro-électrique de Pougny-Chancy. Il était prévu qu'au cas où l'on ferait appel à nous, nous irions nous installer sur la rive sud du lac de Neufchatel, dans la région de Payerne. Des officiers suisses venaient prendre contact à ce sujet avec l'état-major de notre division.

### **En poste en Haute Ubaye**

Au début du mois de mars 1940, celle-ci, la 64<sup>e</sup>, a été affectée à la défense du secteur fortifié du Dauphiné, c'est-à-dire des trois vallées alpines du Briançonnais, du Queyras et de l'Ubaye. Nous sommes venus attendre la fonte des neiges dans les cantonnements que nous avons occupés à l'automne autour de Chapareillan, au sud de Chambéry, et à la fin d'avril, nous nous sommes mis en route pour notre zone de combat.

Le secteur confié à mon régiment comprenait la haute vallée de l'Ubaye, la vallée de l'Ubayette, c'est-à-dire celle qui conduit au col frontière de Larche, et la région de Restefond, c'est-à-dire la zone montagneuse comprise entre Barcelonnette et la haute vallée de la Tinée.

Mon bataillon ayant reçu la charge de la Haute Ubaye, s'est installé à Saint-Paul-sur-Ubaye, détachant dès son arrivée une compagnie à Maurin, et par la suite, une autre à Saint-Ours. C'est la compagnie qui a été désignée pour aller à Saint-Ours et jusqu'à la fin des combats j'ai ainsi vécu en isolé, bénéficiant d'une très grande autonomie.

Mes emplacements de combat étaient situés au col de Mirandol, au nord de Saint-Ours, à 2 400 mètres d'altitude. Ils ne pouvaient être aménagés qu'au fur et à mesure de la fonte des neiges, et lorsque le 10 juin, l'Italie est entrée en guerre, ils n'étaient pas terminés. Bien que nous ayons mis les bouchées doubles, ils étaient encore précaires lorsqu'est intervenu l'armistice.

Notre guerre a duré quatorze jours, du 10 au 24 juin. Pendant les dix premiers jours, les Italiens se sont bornés à envoyer des patrouilles reconnaître nos positions, et ce sont nos sections d'éclaireurs – une par bataillon – qui ont livré contre elles des combats de rencontre. A partir du 20 juin, l'armée italienne a lancé une attaque massive. Dans le secteur que tenait mon bataillon, nous avons identifié des unités appartenant à trois divisions différentes. Le mauvais temps s'étant mis de la partie, c'est dans la neige et dans le froid, sous un vent qui soufflait en tempête, que nous avons dû faire face à cette attaque.

Elle fut pour nos adversaires un échec total, auquel contribuèrent autant les fantassins garnissant nos avant-postes que l'artillerie des ouvrages fortifiés. Et c'est à Meyronnes, à la popote du chef du sous-secteur de l'Ubayette, le commandant Gaudillot, où j'avais été invité pour fêter la capture de 400 prisonniers italiens, que m'est parvenue, le 24 juin au soir, la nouvelle de la signature de l'armistice, et que m'a été remis l'ordre de cesser le feu. Cet ordre se terminait ainsi : demain matin à l'aube, hissez vos pavillons.

Et c'est sur une montagne parsemée de drapeaux tricolores improvisés que s'est levée, le 25 juin, la première aube de ce que malgré nos succès, nous étions bien obligés d'appeler notre défaite.

### **Amère victoire**

Pendant les jours qui ont suivi, j'ai parcouru la zone des combats. Jamais je n'aurais imaginé le spectacle que j'ai eu sous les yeux ! Partout traînaient équipements, armes, munitions, boules de pain et matériels de toutes sortes. Des groupes d'officiers et de soldats italiens venaient récupérer tout cela. Les officiers étaient corrects à notre égard. En général, ils venaient nous demander l'autorisation de faire leur travail. La conversation s'engageait alors et il en ressortait que l'attaque contre la France n'avait suscité l'enthousiasme que de quelques fascistes exaltés.

Mais ce qui en ressortait aussi, c'est que les Italiens pensaient ne trouver en face d'eux qu'une armée incapable de résistance parce que déjà vaincue par les Allemands. Le mordant de nos sections d'éclaireurs, la détermination des défenseurs de nos avant-postes et surtout la puissance de notre artillerie avaient été pour eux de terribles surprises. A Combe Brémond, un hameau du village de Maurin, dans la Haute Ubaye, un colonel italien est venu demander à prendre contact avec le chef de l'unité française qui l'avait arrêté; il pensait avoir en face de lui la valeur d'un régiment, alors que seule une section commandée par un aspirant lui avait barré la route. Et lorsque cet aspirant, du nom de Moreau, lui a fait connaître le chiffre de ses effectifs, il lui a répondu : "C'est une rude leçon, jeune homme, que vous donnez au vieillard que je suis".

Le même colonel qui avait fait aux côtés des Français la guerre de 1914, avouait qu'il avait pleuré en recevant l'ordre de partir à l'attaque contre nous.

[...] La convention d'armistice nous imposait de nous retirer dans les dix jours à cinquante kilomètres de la ligne atteinte par les troupes italiennes, c'est-à-dire pratiquement de la frontière. Le 29 juin, nous avons quitté Saint-Paul pour aller nous installer entre les vallées de la Durance et du Bûech, au nord de Sisteron, dans la région de Laragne. Ma compagnie est venue cantonner à Upaix, vieux village à moitié en ruines, situé sur un piton dominant la vallée de la Durance. Nous y sommes restés jusqu'à notre retour à Lyon, où nous sommes venus tenir garnison après le départ des troupes allemandes qui l'avaient occupé.

Et le 10 juillet nous avons défilé dans les rues de la ville, acclamés par une population qui nous criait sa joie de revoir des uniformes français autrement que sur le dos de soldats débandés ou de prisonniers en colonne encadrés par des soldats allemands.

Ma compagnie s'est installée au Fort Montluc, et pendant un mois, elle a servi de centre de mobilisation. Tout ce qui traînait dans la région comme débris des armées du nord-est venait chez nous régulariser sa situation et, par les récits de ceux que nous récupérions ainsi, nous avons appris petit à petit quel drame s'était joué en mai dans les Ardennes et à Dunkerque, et en juin sur l'Ailette et sur l'Aisne.

Et puis un jour au début d'août, nous avons reçu un ultimatum de la commission italienne d'armistice qui contrôlait la région de Lyon. La France n'avait plus droit qu'à une armée de cent mille hommes pratiquement désarmés. Or nous étions une unité solide, bien encadrée et bien armée. Du jour au lendemain, nous avons dû nous dissoudre.

**Note:** tous les événements concernant le 299<sup>e</sup> R.I.A. évoqués dans ce récit par M. Félix Rollet ont été authentifiés à la lecture du Journal de marche et d'opérations du régiment dont une copie fait partie de notre fonds documentaire.

A signaler aussi, parmi les officiers de réserve affectés au 299<sup>e</sup> R.I.A., le sous-lieutenant André Lassagne (futur sénateur du Rhône), chef de section à la 1<sup>ère</sup> compagnie, éphémère inspecteur général de l'Armée secrète pour la zone sud, arrêté par la Gestapo le 21 juin 1943 à Caluire en même temps que Jean Moulin et le colonel Albert Lacaze, ex chef de corps du 99<sup>e</sup> R.I.A. en 1939-1940